

ANNA PANAYOTOU  
Université de Chypre

UDC 811.14'02'351

## LA TRADITION ORALE, HOMÈRE ET LES DÉBUTS DE L'ÉCRITURE ALPHABÉTIQUE EN GRÈCE<sup>1</sup>

*Abstract:* A series of important articles by B. B. Powell, and his book *Homer and the Origin of the Greek Alphabet* (Cambridge 1991), renew the debate about the role of oral tradition in the formation of Homeric epic. The debate has focused also on a central point in Powell's view: how, when, where and after which model was the Greek alphabet created, how was the script used to transcribe orally created texts; moreover, on the implication of epics in the *invention* of Greek alphabetic script, and how can this hypothesis fit the extant poor or indirect information about the transcription of epics during the archaic period.

This paper discusses Powell's theories on the above topics, reviewing recent significant replies to them.

0. La publication aux années '90 du livre de B. B. Powell, *Homer and the Origin of the Greek Alphabet*<sup>2</sup> ainsi que d'une série d'articles du même auteur<sup>3</sup>, fut au cœur d'un vif débat entre les spécialistes, portant à la fois sur le poids de la tradition orale et son rôle à la formation de l'épopée homérique, d'une part, et sur l'invention et la diffusion de l'écriture alphabétique en Grèce au I<sup>er</sup> millénaire a.C., de l'autre.

En outre, le foisonnement des publications de textes des époques géométrique et archaïque, des synthèses sur les écritures syllabiques et alphabétique qui ont servi à la notation du grec, ainsi

<sup>1</sup> Je voudrais remercier M. le Professeur Petar Ilievski de son invitation au Colloque organisé à l'occasion du 50ème anniversaire de la fondation de Živa Antika, M. R. Duev de son aide amicale, ainsi que le Professeur Y. Duhoux qui a bien voulu discuter certains points sur la version préliminaire de cette communication.

<sup>2</sup> Cambridge 1991.

<sup>3</sup> Notamment "The Dipylon Oinochoe and the Spread of Literacy in 8th Century Athens", *Kadmos* 27, 1988, 65-86 ; *id.*, "Why Was the Greek Alphabet Invented? The Epigraphical Evidence", *ClAnt* 8, 1989, 321-350 ; *id.*, "The Origins of the Alphabetic Literacy among the Greeks", in : Cl. Baurain, C. Bonnet, V. Krigs (éd.), *Phoinikeia Grammata. Lire et écrire en Méditerranée*, Actes du Colloque de Liège, 15-18 novembre 1989 [Namur 1991], 357-370 ; *id.*, "Homer and Writing", in : I. Morris- B. Powell (éd.), *A New Companion to Homer*, Leyde-New York-Cologne, 3-32 ; certains articles sont repris dans le livre mentionné ci-dessus.

que des études dialectologiques portant sur la langue des tablettes mycéniennes et le langage homérique, ont contribué sans aucun doute à une meilleure compréhension des données fragmentaires de la période comprise entre la fin du monde mycénien et la période archaïque.

Aussi, j'ai voulu proposer ici un apperçu critique de la bibliographie principale des dernières années, dédié à la mémoire de l'éminent helléniste Mihail Petruševski, dont j'ai eu l'honneur de faire connaissance en 1980.

1. Inévitablément, les études de Powell ont renouvelé le débat autour d'une série de questions encore épineuses sur Homère, son époque et l'écriture : d'après quel prototype, quand, où, par qui et pour quelle raison a été créé l'alphabet qui a servi pour noter le grec?

Powell a conclu que l'alphabet fut adapté vers 800 a.C. par une seule personne. Ce personnage, appelé *adapter* ("adaptateur") par l'auteur, est supposé être installé en Eubée<sup>4</sup>, attiré par le milieu culturel de l'une des cités insulaires. Avec une certaine connaissance du phénicien et après avoir appris l'"alphabet" phénicien<sup>5</sup>, l'adaptateur l'aurait modifié en sorte qu'il soit apte à rendre le grec, en conservant en gros les noms et l'ordre des lettres, en gardant les valeurs phonétiques similaires entre les deux systèmes, en modifiant et en ajoutant d'autres, surtout, évidemment, les signes vocaliques.

Pourtant, on comprend mal dans cet exposé comment ce même adaptateur "set the stage for the division on the local varieties of Greek script into 'Blue' and 'Red', when through psilosis the *psi*-form (with the value of aspirated *koppa*) fell into disuse in the Ionic dialects, and was assigned the value *ps*"<sup>6</sup> : il n'est pas concevable de supposer que la même personne ait attribué "at a single time"<sup>7</sup> deux valeurs différentes à un même signe, étant donné par ailleurs que l'auteur suppose que ces changements de valeur furent le fruit d'une évolution phonétique. Surtout si l'on suppose que l'adaptateur vivait

<sup>4</sup> Hypothèse qui a provoqué le scepticisme, je crois justifié, d'A. Johnston, "A Critical View", *CArchJ* 2(1), 1992, 120-122.

<sup>5</sup> V. à ce sujet les réticences de J. Ray, "Phoenician Connections?", *CArchJ* 2(1), 1992, 120 sur le prototype, plutôt araméen, selon lui, d'après les noms de lettres. Mais les appréciations des sémitisants divergent : cf. par exemple G. Garbini, "The Question of the Alphabet", in : S. Moscati (éd.), *The Phoenicians*, Milan 1988, 86-103 sur le prototype "phénicien" et la langue présumée de ses utilisateurs ; cf. aussi J. P. Crielard, "Homer, History and Archaeology. Some Remarks on the Date of the Homeric World", in : J. P. Crielard (éd.), *Homeric Questions. Essays in Philology, Ancient History and Archaeology (...)*, Amsterdam 1995, 210 pense à un prototype phénicien.

<sup>6</sup> *CArchJ* 2(1), 1992, 116 ; cf. déjà *id.*, "The Origin of the Puzzling Supplements Φ, X, Ψ, *TAPhA* 117, 1987, 1-20.

<sup>7</sup> *CArchJ* 2(1), 1992, 116.

dans un milieu eubéen, qui, au contraire, n'est pas psilotique<sup>8</sup>. Il est clair que la théorie de l'adaptation par "a single man at a single time" pose des problèmes.

Selon Powell toujours<sup>9</sup>, le poète a composé l'*Iliade* et l'*Odyssée* avant *ca* 750 a.C. Longues d'environ 28.000 vers les épopees, dans la version dont nous disposons, ne pourraient avoir été conservées qu'au moyen de l'écriture : ainsi, et à la suite de H. T. Wade-Gery<sup>10</sup>, Powell<sup>11</sup> suppose que non seulement l'alphabet modifié fut *le véhicule parfait* pour l'hexamètre, mais qu'il fut justement créé pour transmettre à l'éternité la fine fleur de la littérature grecque de l'époque, les épopeées. Ainsi Homère a récité ou improvisé devant l'adaptateur, qui les aurait transcrites, d'abord l'*Iliade* et ensuite l'*Odyssée*, deux histoires dont les thèmes d'après Powell touchaient particulièrement les Eubéens<sup>12</sup> pour des raisons historiques. En plus, cette "joint venture" était en même temps la cause de la diffusion de l'écriture alphabétique en Grèce en l'espace d'une génération.

Il est difficile de suivre Powell à toutes ses hypothèses<sup>13</sup> qui appellent au moins quelques commentaires : a) Si la récitation a nécessité quelques "weeks of labour" comment peut-on conclure que l'*Iliade* aurait été mise à l'écrit la première (*CArchJ* 2.1, 1992, 118)? b) Si l'adaptateur et le scribe s'identifient au même personnage, pourquoi l'adaptateur aurait-il pensé à transposer à l'écrit des épopeées qui avaient bien subsisté depuis des siècles grâce à la seule mémoire? Et comment aurait-il pensé, au tout début de la connaissance de l'écriture alphabétique, qu'il disposait là un moyen pour fixer l'épopée pour l'éternité? c) Powell suppose que l'adaptateur aurait délibérément modifié l'écriture phénicienne, impressionné par la qualité des épopeées (*CArchJ* 2.1, 1992, 116); mais quel alphabet grec a-t-il utilisé? S'il voulait faire apparaître les signes pour les longues moyennes ouvertes, l'alphabet ionien oriental serait le plus indiqué: comment ceci est concilié avec sa thèse eubéenne? d) Pourquoi l'adaptateur a plus de chances d'être identifié avec Palamède, comme le suppose Powell (1991, 233-236; 1997, 25-26) d'après une légende inconnue encore d'Homère, qu'avec, par exemple, Cadmos ou Hermès? Si d'ailleurs Homère lui-même a dicté l'épopée à ce Palamède-

<sup>8</sup> V. en dernier lieu M. del Barrio, *El dialecto euboico*, Madrid 1991, 23-24.

<sup>9</sup> 1991, 200, 218-220.

<sup>10</sup> *The Poet of the Iliad*, Cambridge 1952, 11-14.

<sup>11</sup> 1991, 184-186 et *passim*.

<sup>12</sup> Élément spéculatif : les Eubéens étaient-ils les seuls Grecs à disputer une plaine et les seuls navigateurs ?

<sup>13</sup> Dont le caractère romanesque n'a pas échappé aux commentateurs, cf. : Ray, *CArchJ* 2(1), 1992, 118-119 ; J. B. Hainsworth, "The Case for Oral Transmission", *CArchJ* 2(1), 1992, 124.

l'adaptateur, pourquoi lui aurait-il refusé l'honneur de le mentionner explicitement comme inventeur de l'écriture?

Ici il faut mentionner un problème annexe qui, à mes yeux, rend l'hypothèse de la dictée à l'adaptateur par Homère lui même difficile à accepter : si le poète avait collaboré avec l'adaptateur il aurait dû en savoir davantage sur l'écriture (si l'on veut bien supposer qu'il en savait quelque chose)<sup>14</sup> et en dire un peu plus de ce qu'il a fait<sup>15</sup>. En effet, la seule mention possible de l'écriture dans l'épopée est l'épisode de Bellérophon (*Il.* VI, 168-170). Néanmoins, il est difficile à mon avis de voir dans les σήματα λυγρά, que le roi de Tirynthe Proitos a marqués sur tablette repliée (γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ), des signes d'une graphie réelle, comme le pensaient les anciens commentateurs<sup>16</sup>, ou des réminiscences du linéaire B<sup>17</sup>, ou même une écriture orientale<sup>18</sup>. Même si l'on veut faire appel à la licence poétique, il me semble difficile d'y voir plus qu'une vague allusion à l'écriture et ses possibilités de transmettre un message.

**2. La tradition orale et la langue de l'épopée homérique.** Les études pionnières de M. Parry et d'A. Lord sur la composition orale des épopées ont eu un nombre élevé de continuateurs fervents, surtout dans le monde anglosaxon<sup>19</sup>.

Selon un de ses courants, qui relève pour l'essentiel à l'œuvre de Lord, l'ensemble de notre vulgate de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* remonterait à une seule transcription des œuvres, dictées par Homère à un scribe<sup>20</sup>. Toutefois, les problèmes de la transmission des épopées jusqu'à l'époque hellénistique, et le rôle qu'a pu jouer la collation attique du VI<sup>e</sup> s. ou autres textes "établis" qui peut-être

<sup>14</sup> Powell 1991, 200 admet "Homer's ignorance of writing at a time when his poems were written down", cf. *id.*, 1997, 28.

<sup>15</sup> Discussion détaillée sur ce sujet chez A. Heubeck, *Schrift (Archaeologia Homericæ III, ch. X)*, Göttingen 1979, 126-146 ; cf. J. Labarbe, "Survie de l'oralité dans la Grèce archaïque", in: *Phoinikeia Grammata* (v. *supra* n. 3), 502-507 ; P. Carlier, "Les marques écrites chez Homère", in : M. Perna (éd.), *Administrative Documents in the Aegean and their Near Eastern Counterparts* (...), Torino 2000, 309-314.

<sup>16</sup> V. Heubeck, *Schrift*, 127 sqq.

<sup>17</sup> M. Guarducci, *Epigrafia greca I*, Rome 1967, 73.

<sup>18</sup> Labarbe 1991 (v. *supra* n. 15), 504.

<sup>19</sup> V. dans la période qui nous intéresse, J. M. Foley, *The Theory of Oral Composition. History and methodology*, Bloomington-Indianapolis 1988 ; *id.*, "Oral Tradition and its Implications", in : I. Morris- B. Powell (éd.), *A New Companion to Homer*, Leyde-New York-Cologne 1997, 146-173; W. M. Sale, "Homer and Audo: Investigating Orality through External Consistency", in : I. Worthington (éd.), *Voice into Text. Orality and Literacy in Ancient Greece*, Leyde-New York-Cologne 1996, 21-42.

<sup>20</sup> Thèse clairement exposée et défendue magistralement en dernier lieu par R. Janko, "The Homeric Poems as Oral Dictated Texts", *CQ* 48, 1998, 135-167.

circulaient, ne seront pas résolus, tant que les informations à notre disposition sont aussi fragmentaires<sup>21</sup>.

**2.1.** En outre, une fois esquissée la possibilité de la transmission orale de génération en génération d'un chant, même assez long, on s'accorde, surtout parmi les archéologues, à chercher dans les épopées des réminiscences des *réalia* mycéniens<sup>22</sup>. Cependant, plusieurs éléments du monde homérique sont d'une date postérieure, et il n'est pas de bonne méthode de tirer des conclusions historiques à partir d'exemples isolés d'une oeuvre littéraire dont la composition est le résultat des interpolations et des interprétations de plusieurs siècles. Ce qui importe, il me semble, est d'essayer de trouver une trame, une idéologie qui unifie les données d'une certaine civilisation. Vouloir faire d'un poète un photographe de son temps, ou, bien pire, vouloir juger par l'absence de certains éléments afin de donner une chronologie précise d'Homère et de son monde, risque de nous induire complètement en erreur.

**2.2.** Personne n'a nié les problèmes insurmontables que pose à la recherche la langue des épopées. Tous admettent le caractère artificiel de son langage, qui, à cause de facteurs dus à sa composition et grâce à son prestige et sa popularité panhellénique, a formé la langue d'un genre littéraire supra-dialectal<sup>23</sup>; il faut se résigner à le traiter comme tel.

### **3. La création de l'écriture alphabétique et l'orthographe de l'épopée homérique.**

**3.1.** Bien qu'on ne dispose pas de textes alphabétiques antérieurs à *ca* 770 a.C., on suppose que la création de l'alphabet grec est de peu (quelques décennies) ou de beaucoup (un ou deux siècles) antérieure aux plus anciens textes grecs.

**3.2.** La provenance exacte de son prototype sémitique ne fait pas l'unanimité non plus<sup>24</sup>. Quoi qu'il en soit, il semble qu'aucun prototype qui ait certaines ressemblances formelles avec les tracés

<sup>21</sup> Cf. à ce sujet le scepticisme de Labarbe 1991 (v. *supra* n. 15), 512-513.

<sup>22</sup> V. par exemple S. Hood, "The Bronze Age Context of Homer", in : J. B. Carter-S. P. Morris (éd.), *The Ages of Homer. A Tribute to Emily Townsent Vermeule*, Austin 1995, 25-32 ; Crielaard 1995 (v. *supra* n. 5).

<sup>23</sup> V. surtout C. J. Ruijgh, "D'Homère aux origines proto-mycéniennes de la tradition épique", in : *Homeric Questions* (v. *supra* n. 5), 1-96 ; G. Horrocks, "Homer's Dialect", in : *A New Companion to Homer* (v. *supra* n. 19), 193-217. Cf. aussi plus sommairement E. Campanile, "I carmi epigrafici greci di età arcaica ed alcune questioni di cultura indoeuropea", *AION* (ling.) 11, 1989, 130.

<sup>24</sup> V. *supra* n. 5.

des abécédaires archaïques ne soit pas de beaucoup antérieur à *ca* 800 a.C.<sup>25</sup>.

**3.3.** En cherchant un endroit où cette adaptation de l'écriture pourrait avoir eu lieu, on a aussi cherché un peuple, hellénophone ou pas, qui aurait pu servir comme intermédiaire entre les Grecs et les Sémites. C'est ainsi que d'autres spécialistes se sont prononcés pour Chypre<sup>26</sup>, pour les Crétois en Syrie du Sud<sup>27</sup>, ou pour d'autres endroits et peuples<sup>28</sup>. Les raisons d'une telle recherche ne me sont pas toujours claires, à moins que les conséquences logiques de cette démarche ne soient pas bien calculées : pourquoi l'intermédiaire n'a-t-il pas profité de cette connaissance nouvelle? Peut-on sérieusement défendre la thèse que les modifications apportées à l'alphabet prototype ne sont pas des adaptations non pas au grec, mais à une langue tierce?

À mon avis, avec la documentation à notre disposition cette recherche risque d'être vaine : les Chypriotes, par exemple, ne peuvent pas être les intermédiaires. Si cette adaptation avait été effectuée à Chypre, les Chypriotes auraient été les premiers à s'en servir, ce qui ne s'est évidemment pas produit : ils étaient très réticents, pour des raisons historiques et, je suppose, politiques, à l'adoption de l'alphabet, jusqu'au début de l'époque hellénistique, quand, encore une fois pour des raisons historiques et graduellement, ils ont utilisé l'alphabet milésien au détriment des syllabaires locaux. Chypre ne fut jamais un creuset des écritures : pour des raisons qu'on infère plutôt, les deux plus grandes communautés ethniques de l'île, les Grecs et les Phéniciens, sont restés impénétrables à la langue et l'écriture de l'autre en s'ignorant mutuellement. Chypre ne fut jamais un "catalyst"<sup>29</sup>.

**3.4.** J'ai l'impression que la question "à quel besoin répondait l'adaptation de l'alphabet" risque aussi d'être vaine. Plus la connais-

<sup>25</sup> Crielaard 1995 (v. *supra* n. 5), 211 ; certains comme Garbini 1988 (v. *supra* n. 5), par exemple, font remonter de beaucoup cette date.

<sup>26</sup> A. W. Johnston, "The Extent and Use of Literacy; the Archaeological Evidence", in : R. Hägg (éd.), *The Greek Renaissance of the Eighth Century B.C. : Tradition and Innovation* (...), Stockholm 1983, 66-67, 68 ; *id.*, *CArchJ* 2(1), 1992, 121.

<sup>27</sup> M. Guarducci, *L'epigrafia greca dalle origini al tardo impero*, Rome 1987, 17-19.

<sup>28</sup> V. en dernier lieu Crielaard 1995 (v. *supra* n. 5), 211 n. 33 ; Fr. Bader, *BSL* 95.2, 2000, 194 dans un compte-rendu du livre de G. Costa, *Sulla preistoria della tradizione poetica italica*, Florence 2000, se demande sur le rôle des Etrusques dans l'adaptation et la diffusion de l'alphabet grec.

<sup>29</sup> J'emprunte l'expression à Johnston 1983 (v. *supra* n. 26), 68, qui l'emploie pour Chypre ; le matériel épigraphique à notre disposition ne permet pas une telle hypothèse.

sance de l'écriture était acquise, plus on pouvait en profiter. L'alphabet n'a pas servi à transcrire plus l'hexamètre que le domaine strictement privé, la possession, l'amour, les épitaphes, pas plus l'administration que le commerce, le sacré que le profane : un regard sur l'ensemble des inscriptions survivantes de l'VIII<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> s. a.C. suffit à le prouver.

**3.5.** L'alphabet et l'orthographe du texte original homérique présumé posent toujours de sérieux problèmes d'interprétation, évidemment liés aux questions d'ordre métrique ou encore dialectologique évoquées *supra* § 2.2.<sup>30</sup>.

**3.6.** Il est bien possible qu'à un certain moment les deux œuvres aient été transcrrites et que cette version ait servi de prototype (mais est-ce la même dans tout le monde hellénophone? et avec les mêmes alphabet et orthographe?). On peut donc légitimement poser la question de la connaissance (éventuellement de l'utilisation aussi) de l'écriture par le poète lui-même, question à laquelle les auteurs ont répondu les uns par l'affirmative<sup>31</sup>, les autres par la négative<sup>32</sup>.

**4.** *La datation de l'épopée.* Dans la plupart des études récentes on considère l'épopée homérique comme un produit (ou une œuvre qui a acquis sa forme définitive au cours) du VIII<sup>e</sup> s.<sup>33</sup>, bien que d'autres fassent descendre cette date jusqu'au VII<sup>e</sup>, ou même au VI<sup>e</sup> s. a.C. Cornelius Ruijgh<sup>34</sup>, en revanche, à la suite d'Hérodote qui situait Homère au IX<sup>e</sup> s., fait remonter la date de la mise en écrit de l'épopée à ce même siècle, donnant ainsi une date haute à toutes les questions annexes.

**5.** On a essayé de faire le point sur la recherche récente sur certains problèmes que pose la tradition homérique. Les réponses qu'on y donne influencent d'autres domaines, notamment la génèse et la diffusion de l'écriture alphabétique. Le point de départ fut la synthèse de B. Powell et les réactions qu'elle a suscitées. Les grandes lignes de la discussion peuvent être présentées sommairement ainsi :

<sup>30</sup> J. Chadwick, "The Descent of the Greek Epic", *JHS* 110, 1990, 174-177 ; H. Erbse, "Zur Orthographie Homers", *Glotta* 72, 1995, 82-97; Horrocks 1997 (v. *supra* n. 23), 194-196.

<sup>31</sup> Ruijgh 1995 (v. *supra* n. 23), 25-26 ; J. Latacz, *Homer. Der erste Dichter des Abendlandes*, 1997, 95.

<sup>32</sup> Par ex. Chadwick, *JHS* 110, 1990, 174 ; Labarbe 1991 (v. *supra* n. 15), 506.

<sup>33</sup> Ainsi Johnston 1983 (v. *supra* n. 26), 67; Crielaard 1995 (v. *supra* n. 5), 201 et Latacz 1997 (v. *supra* n. 31), 87 sqq. optent pour la deuxième moitié de ce siècle sur des critères épigraphiques, archéologiques et philologiques; Chadwick, *JHS* 110, 1990, 174 penche plutôt pour la fin de l'VIII<sup>e</sup> ou le début du VII<sup>e</sup> s. a.C. En revanche Janko, *CQ* 48, 1998, 1 la fait remonter à *ca* 775-750.

<sup>34</sup> 1995 (v. *supra* n. 23), 2-3, et 21-25.

– Il y a dans l’œuvre théorique de Powell des points qui n’emportent pas la conviction, surtout quand on essaie de tout résoudre. Pourtant, ils sont au moins le mérite de donner l’occasion de refléchir.

– La théorie selon laquelle l’épopée est le résultat d’une longue tradition orale, qui remonte jusqu’à l’époque mycénienne (sinon au delà), mais qui a été mise à l’écrit durant l’époque géométrique est acceptée dans ses grandes lignes; mais ni la date, ni les motifs, ni l’implication du poète d’une façon ou d’une autre dans cette transcription font l’unanimité.

– Si l’on ne peut pas préciser une chronologie pour “Homère” (j’entends par là tous les problèmes associés), on laisse suspendues toutes les questions annexes, par exemple la diffusion de l’écriture alphabétique en Grèce avant *ca* 750 a.C. : si l’on arrivait à résoudre ce problème, on donnerait quelques jalons aux homéristes. Peut-être la réponse est-elle conditionnée par la découverte et la bonne publication de nouveaux textes de haute époque, grecs et orientaux. Les philologues et les linguistes ont fait leur chemin, les historiens ont suivi. Le futur est, il me semble, aux mains des épigraphistes.